L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 7 AOUT 1887.

UN PEU DE TOUT.

Autrefois, le programme universitaire en France se montrait passablement dédaigneux de la musique, sous toutes ses formes. Ainsi que le faisait remarquer, l'autre jour, l'un de nos confrères parisiens, c'était à titre exceptionnel qu'on lui donnait droit de cité dans les lycées particuliers, dans les collèges sous le contrôle immédiat du gouvernement. Elle se rangeait, comme l'escrime et la danse, parmi les arts d'agrément. Je me rappelle qu'à Louis-le-Grand, par exemple, un admirable collège cependant, sous bien des rapports, la liste était très bornée de ceux qui s'occupaient de solfège, de musique vocale, de piano, ou tout autre instrument.

Elle était courte, rue St. Jacques 123 — ce numéro danse encore devant mes yeux — la visite de MM. Bienaimé, Ropicquet, Adrien Testart, Buteux, Mengal, Henri, etc., etc. Je me suis demandé souvent comment, pour si maigre pitance, ils se résignaient à franchir la rude montée qui conduisait à notre collège. Sans compter que, même quand ils parvenaient à faire des élèves de quelque valeur — chose rare, d'ailleurs, vu le temps ridiculement limité qui leur était accordé, on ne leur tenait guère compte du résultat.

Faut-il même le dire : lorsqu'à la distribution des prix de fin d'année, sous la tente richement décorée, on proclamait les noms de ceux qui avaient obtenu un prix, une distinction quelconque en musique vocale ou instrumentale, il y avait toujours quelque chose de quasi-moqueur dans les bravos donnés à ceux-là. On les mettait à peu près sur le même rang que les lauréats de l'Ecriture et de la Gymnastique. Cet art, dit traditionnellement d'agrément, ne leur en valait guère parmi les camarades lourdes.

Quant à la distribution des prix d'Excellence, faite à Pâques, la musique n'y comptait pour rien, et le fait subsiste encore, ainsi que le remarque justement M. Victorin Joncières.

A cette heure, et depuis plusieurs années, il n'en va pas ainsi qu'autrefois : la musique vocale fait partie du cours réglementaire ; elle est devenue obligatoire. Cela est excellemment entendu ; il y a là un progrès incontestable. La musique a pris un développement tel, elle joue un tel rôle dans le domaine de l'art, elle se vulgarise tant et tant, que tout Elève terminant ses premières études générales, ses études classiques, sera tenu bientôt à déchiffrer les combinaisons innombrables formées par les notes de la gamme aussi couramment qu'il lit les combinaisons à l'infini que constituent les évolutions, les groupements des lettres de l'alphabet.

Ce pas fait en France, en Europe, est encore à faire ici, où, il est juste de le reconnaître pourtant, les aptitudes musicales sont fréquentes, très développées.

J'espère, pour ma part, qu'en cela on ne se laissera pas longtemps distancer et que, sous peu, toutes les Universités, tous les Collèges, tous les Pensionnats—Filles et Garçons—en Louisiane, aux Etats-Unis, imposeront à tous l'étude du solfège, comme celle de la lecture. Les deux pourraient, sans difficulté, commencer et se poursuivre simultanément. Cette propagation, cette diffusion du goût musical ne peut que tendre à hâter la venue du jour où, sur ce continent, de même qu'autre part, nous aurons notre Art, notre Ecole à nous.

Déjà plusieurs tentatives ont eu lieu pour la création d'un Conservatoire national, la chose est encore en dehors de notre système gouvernemental, mais pour la création d'un Conservatoire fonctionnant dans quelque grande ville, New York, Boston ou Philadelphie, par exemple, et soutenu d'abord par des souscriptions volontaires, des quotités légères et aussi une subvention de l'Etat.

L'une de ces tentatives a échoué une fois, dit-on, par suite du refus de Gounod, auquel on aurait offert une somme princière, une fortune à vrai dire, pour se charger de semblable fondation, lui donner la première impulsion, la diriger durant une année.

Refus fort regrettable, sans nul doute, mais qui ne saurait détourner d'un projet dont la réalisation est manifestement indiquée, s'impose. Rien, ce me semble, n'en peut empêcher l'accomplissement ; l'argent en amènerait la prompte solution, et les dollars sont facteurs qu'il n'est pas malaisé de trouver aux Etats-Unis.

A propos de musique et des Etats-Unis, voici que l'une des nôtres vient encore de faire sa marque à Paris.

Au récent concert donné à l'Hôtel Continental, au profit de l'Orphelinat des Arts, une jeune artiste américaine, Mlle Bianca Saurel—quinze ans tout au plus—a obtenu un double et très vif succès : pianiste, chanteuse.

M. Victorin Joncières, lui, qui le revient une fois de plus, écrit dans sa récente revue musicale que Mlle Bianca Saurel a produit le plus bel effet dans une fantaisie de Liszt sur *Rigoletto*; fantaisie exécutée au piano, "avec une virtuosité surprenante et une puissance presque virile, qui n'exclut ni la grâce ni le sentiment."

A la suite de ce morceau, l'artiste presqu'enfant "a détaillé, en français, une bluette tout à fait charmante, avec une diction parfaite et des petites intentions malicieuses d'un effet irrésistible. Nous n'oserions conseiller à Mlle Bianca Saurel de quitter le piano pour chanter l'opérette. Et pourtant, gentille comme elle est, avec sa façon de dire, sa grâce juvénile, quels succès n'aurait-elle pas sur nos scènes de genre ! Il n'est pas jusqu'à son léger accent étranger qui ne donnerait du piquant à son débit."

Sa grâce juvénile ; j'ignore si vous avez été arrêté par ces mots, mais mon attention aime à s'y fixer un moment. A cette époque de..... floraison extraprécoce, de *Germinal* et de germination, trompant toutes les idées du naturaliste—il est bien entendu que je ne parle point du *naturaliste* littéraire, selon la formule actuelle,—à cette époque, dis je, de formation à fond de train, ces mots : "grâce juvénile" ressemblent à un anachronisme, à une pensée prudhommesque. Mais qu'importe ! hors d'époque ou dans la note prudhommesque, ils sonnent bien aimablement à l'oreille.

Voilà Poissan rare, bien plus rare que les ténors, ou les brailliards qui s'approprient cette estampille.

Un peu partout la vulgarité fait prime : dans le jet d'un mot la crudité sadique remplace l'esprit ; le geste obscène souligne dialogue ou situation, déjà fort soulignés. A cette situation on enlève résolument le maillot, si je puis ainsi dire. Les hardiesses, inaugurées par l'opérette et qui est allé se pimentant encore et encore, s'achèvent par le café concert, dont les *troupiers* affichent maintenant des poses inénarrables et deviennent, en vérité, des puissances.

Ce café-concert, qui sans cesse porte les plus rudes atteintes à l'art lyrique, à l'art dramatique, inflige à foison de prétentieuses et nauséabondes platitudes, dont, chose étrange, Paris s'éprend pour un temps, comme un grand enfant qu'il est si souvent.

Oui, oui ; Paris, cette ville de lumière, ce foyer où convergent tant et tant de rayons, même à ses lueurs de demi-clarté, relativement parlant, comme celle où nous voilà ; Paris, aux élans artistiques, a fréquemment ses crises du contestable goût. Et dans ces attaques il décerne parfois succès, et succès éclatant, aux insanités chantées et parlées que vous savez.

Qu'il fait donc bon, à la suite de cette débauche artistique, de retrouver cette grâce juvénile dont il vient d'être parlé : bon de respirer à pleins poumons le parfum des foins, après cette affreuse odeur d'empyreume, qui vous fait monter tant de dégoût aux lèvres et au nez !

L'opérette n'est pas encore représentée au Conservatoire de Paris ni à celui de Bruxelles ; cet enseignement là ne s'y est point glissé jusqu'ici, mais notre époque qui compte tant de splendeurs, a tant d'économies aussi, que je ne serais point surpris d'apprendre, à quelque jour prochain, que ce genre prend pied dans le domaine actuel de MM. Ambroise Thomas et Auguste Gevaërt.

Ce n'est point ce genre, Dieu merci, qui sera l'objectif de la troupe que forme à cette heure M. F. Maugé. L'opérette ne sera là, à vrai dire, que comme un appoint, et ce n'est pas moi qui en gémirai, je l'avoue.

Néanmoins de grands soins sont donnés à la composition de ce personnel, qui débutera surtout les matinées et pourvoira à ce qu'on appelle les lendemains, en langage de théâtre.

Lendemains très certeux, aussi, car on le sait trop, chanteuses et chanteurs d'opérette, gâtés par le public, si étrange, si incompréhensible dans ses variations de goût, traitent aujourd'hui de puissance à puissance—ou à peu près—avec les sujets de l'Opéra.

De nos jours, et c'est bien là un signe de décadence artistique, les appointements d'une chanteuse d'opérette en renom dépassent de loin ceux qui autrefois constituaient le maximum d'une Cataiani, d'une Malibran, d'une Pasta, d'une Falcon, d'une Grisi, d'une Frezzolini, d'une Carvalho, et *iste guante*.

Chanteuses et chanteurs d'opérette ont assurément leur charme, autant que le genre qu'ils interprètent ; mais enfin, art parlant, ces sujets et ce répertoire là s'en tiennent, d'ordinaire, aux bagatelles de la porte. L'opérette pur *sang*, celle dont Offenbach a créé la forme, n'est guère que le vaudeville illustré, c'est à dire agrémenté d'une partition plus ou moins touffue.

Du reste, l'opérette se transforme depuis plusieurs années déjà ; j'en pourrais citer de nombreuses qui se confondent tellement avec l'opéra comique, qui en ont tellement les allures, que la distinction est malaisée à établir. Vous l'avez remarqué, d'ailleurs, les faiseurs dédaignent maintenant cette appellation d'opérette ; c'est invariablement : opéra comique qu'ils baptisent leurs compositions, aujourd'hui à mi-chemin de celui-ci et de l'opérette.

Le public sait déjà que M. Maugé a utilisé les heures ; qu'il est relativement avancé dans son œuvre de formation de la troupe principale : la troupe d'opéra.

Déjà bien des chefs d'emploi sont engagés et aux dernières dates, l'administrateur de notre scène française, pour la saison 1887-1888, se trouvait en pleine haute lutte : en présence du ténor. Or, pécuniairement parlant, le ténor, voilà l'ennemi pour les impressarii ! A part quelques rares individualités féminines, ils sont toujours les privilégiés, les grands barons du chant.

S'il était encore des rois et si l'une d'elles, me couvrant de sa baguette protectrice, me permettait de recommencer la vie et de faire élection d'une carrière quelconque, comme Faust, je lui demanderais d'abord la jeunesse, cela va de soi. Mais je ne sais pas trop si, pour compléter le don, je ne solliciterais pas, en manière de droit de joyeux avènement, une voix de ténor. Les ténors authentiques ! Voilà bien les véritables *beati possidentes*.

Si la généreuse nature leur a permis d'atteindre, sur l'échelle vocale, à ce degré qu'on appelle le *si* aigu, les voilà déjà fort avancés dans leurs prétentions comme appointements. Mais que cette nature les fasse monter d'un demi-ton, d'un ton, oh ! alors vous ne sauriez prévoir ce que vous coûtera l'intervalle. Un haut de leur *si* ou de leur *ut dièze* de poitrine, ils se font intraitables. Ce sommet là constitue à leurs yeux une royauté, et pesante est la liste civile pour le pauvre directeur, auquel le susdit *ut* ou *ut dièze* ne rapporte pas toujours tout ce qui en était attendu. Hélas !

Tu ai connu, pour ma part, dont je me serais bien volontiers passé. Et vous ?

—Je crois que l'on rendrait toujours assez méchant service à un directeur, en disposant l'éloge à ses sujets, avant que ceux-ci aient paru devant le public, le véritable juge, celui devant lequel force est de s'incliner, somme toute.

Si même je refusaisais les artistes engagés par M. Maugé, je ne donnerais point dans ce travers. Or je n'en connais aucun. Néanmoins, j'ai le devoir d'écrire qu'en présence des renseignements qui me sont arrivés, je reste convaincu qu'il a multiplié les efforts, consenti déjà à des sacrifices d'argent, afin d'avoir un front de troupe capable de nous valoir ici des interprétations dignes d'une scène de rang comme la nôtre. On m'annonce que jusqu'ici nous pouvons déjà espérer un ensemble qui remettra l'opéra en honneur au théâtre de la rue Bourbon. Je le souhaite sincèrement.

Les ressources de ce théâtre ne permettent pas—il n'est point besoin d'y insister—de donner à la Nouvelle-Orléans des étoiles proprement dites. C'est là un luxe astronomique, qui nous est interdit dans une troupe permanente ; et nous nous contenterons volontiers de nébuleuses. Des voix, de la jeunesse, de l'ensemble, du répertoire, voilà ce que nous faut ici, et mes lettres de Paris me laissent penser que M. Maugé n'y faillira point.

A propos de voix, nous en entendrons, je crois, de fort aimables à la soirée musicale que le Cercle Gounod, sous la direction de M. Geo. L. O'Connell, donnera, mercredi prochain, dans les salons du Dr Henri Bayon. Ces salons seront pleins, j'en suis sûr, et pour cela, les invitations ont été et sont encore en grande demande.

La soirée a été très consciencieusement préparée : tout le monde—jeunes filles et jeunes gens—s'est prêté de bonne grâce au travail ; nombreuses et sérieuses ont été les répétitions. Cette conscience et ce labeur étaient indispensables, du reste, car on n'a pas lésiné sur le programme. Il est très fourni et se compose de morceaux, tous hors de pair, et dont quelques uns sont redoutables, même aux artistes les plus expérimentés.

Le voici :

ENSEMBLES. Quatuor : *Esmeralda*, scène du jardin, Mlles F. Dufour et K. Bridewell et MM. A. Kermion et G. Joubert; Quatuor de *Rigoletto*, par les mêmes. Trio de *Sémiramis*, Mlle Dufour et MM. Kermion et Joubert. Trio de *La Muette de Portici*. *Amore sacro de la patria*, M. Kermion et A. Tabellano. Duo de la *Fille du tambour-major*, MM. Alb. Mallard et G. Joubert (2). *Mandolino*, G. Bizzenge, R. Godard pour violon MM. F. Sarzanto et V. Sarzanto. *Qui est Homme*—*Stabat Mater*, duo duo, MM. Mallard et McCallum.

Scènes : *Les Huguenots de la Reine*, Rabiev par M. A. Kermion ; *Le Bal Masqué*, *Lucrezia etc.* de Verdi par M. Alb. L. Toledano. *Le Chalet*, *Le Domino noir* (2) d'Adam par M. G. Joubert. *Le Trouvère*, *Rigoletto*, *Aimani*, de Verdi, par Mlle F. Dufour. *La Mamouchi*, *Noble seigneur, salut!* de Meyerbeer, par Mlle Kate Bridewell. *La Romance* Tabtazio pour le violon, de Singelée, jouée par M. J. Sarzanto. Aira de Ballet, pour violon, de Beriot, jouée par M. P. Bayon ; Solo de Cornet, exécuté par le Dr J. A. Chaverie.

On ne pouvait, n'est-ce pas faire un choix plus varié, de meilleur goût ; et afin d'être prêts à l'exécution de tel programme, lourde a dû être la tâche de ces jeunes filles, de ces messieurs. Mais s'ils ont été à la peine, ils seront aussi à l'honneur, je n'en doute pas. Donc, à mercredi.

—Une lettre de M. Louis Fréchette, le poète canadien, esprit distingué, élevé, plume sincère, chaude, convaincue, féconde, m'apprend qu'il a quitté Paris momentanément. Afin d'être seul avec lui même, il s'est mis en véritable retraite, dans un petit village au fond de la Bretagne, où il termine un volume considérable de poésies, qui sera intitulé : *La Légende d'un Peuple*.

Dès que l'ouvrage aura paru, ce me sera un vif plaisir d'en entretenir les lecteurs de l'*Abeille*, auxquels est déjà familier ce nom de Louis Fréchette, un poète de race, par nature.

—Je reçois de M. Charles Dudley Warner, l'une des plumes les plus faciles, les plus sympathiques, les plus fines de la littérature américaine, deux de ses ouvrages : *Baddeck et Buckley Studies*, publiés à Boston par la maison Houghton, Mifflin and Company.

Je remercie de l'envoi mon distingué confrère et ami. Cette lecture là me sera régal, j'en suis sûr, et quand je l'aurai achevée, je m'empresserai de dire dans ces colonnes tout le mal que je pense et de l'homme et de l'écrivain.

Les plaisirs ne pullulent point, à cette heure, dans notre bonne ville de la Nouvelle-Orléans ; mais quoi ! En supposant même que des théâtres se fussent risqués à demeurer ouverts à ce moment de l'année, qui, diable ! aurait en l'héroïsme de s'y enfermer ; qui aurait bravé une température à durcir des œufs, sans le secours de la bouillotte ?

Encore un peu de patience, d'ailleurs, et c'en sera fait de la monotonie où nous voilà. Six semaines de plus, et M. Bidwell, tout au moins, entrera en ligne. Il ouvrira sa campagne 1887-1888 sur un champ de bataille aimé, l'Académie de Musique.

Ne nous plaignons pas trop, du reste ; Paris lui-même, Paris est, cette année, mis à la portion congrue. Il ne lui reste actuellement que trois théâtres, à lui ce consommateur insatiable, ce Gargantua de spectacles, l'Opéra, les Menus Plaisirs, l'Eden-Théâtre ; et encore la chère y est fort maigre, paraît-il.

Un ami de là-bas qui, d'ordinaire, m'entretient de ce monde des théâtres et me tient au courant de ce qui s'y passe, a dû, faute de mieux, recourir à la mode dans sa dernière lettre. La mode ! Dieu sait que celui-là s'en inquiète médiocrement : il suffit de le lire, pour comprendre qu'il s'est engagé là dans un sujet dont il n'est pas absolument maître. Au fait, son objet, en m'écrivant, n'a nullement été de traiter à fond. Seulement il ne calme point les inquiétudes que je lui avais communiquées à propos de la croissance désespérante des chapeaux de femmes, sur lesquels, non sans trouble, je sollicitais des renseignements.

Ces tours d'Effel en miniature tiennent bon. Je le crains trop, nous allons retrouver, au parquet de l'Opéra, ces monumentes, délicieusement pertus, je n'y contredis pas ; mais monuments néanmoins, et dont, avec ma taille, mon œil ne peut achever l'ascension pour passer par dessus et dominer la scène. Ah ! ces cones mobiles et n'en finissant pas, que de désenvenimes ils m'eut causées !

Mon correspondant me dit encore que le ou la pouff—décidez vous-même, car il déclare n'être pas sûr du genre—paraît devoir céder la place à la crinoline. Cette circonvallation recommencerait Ces cloches, qu'on n'a certainement pas oblitérées, sont fort demandées, dit-on, dans chaque ville frontière ; elles facilitent la contrebande ; bien des crinolines, pourvues comme magasins de haut goût, ont fraudé la douane.

C'est égal, j'ai une admiration feinte pour ces différents corps, est le chlorure de sodium : 203 milligrammes, par gallon. (203 milligrammes).

L'acide ferreux est combiné à l'acide chlorique, mais cette composition garnit assez instable, par une simple exposition de l'eau à l'air dans dehors, au bout de peu de temps, un dépôt d'oxyde de fer.

Je crois, d'après la composition ci-dessus énoncée, que cette eau est recommandable à plusieurs points de vue différents :

1. L'acide carbonique, contenu à l'état libre, a vertu digestive.
2. Les 283 milligrammes de chlorure de sodium, contenus par gallon, en sont un laxatif faible.
3. L'acide carbonique facilite les sécrétions urinaires.

M. Bolandard a travaillé, pendant dix mois, en qualité de sous-chimiste, au plus grand "Blast Furnaces" (hauts fourneaux) des Etats-Unis — cœur des MM. Carnegie Brothers & Co., à Braddock, Alleghany County, près Pittsburgh, Pennsylvanie. A son départ, la maison lui a donné ce certificat :

"27 août 1884.

"Par suite du manvais état des affires, et conséquemment de la diminution nécessaire du nombre des employés, nous avons, à notre grand regret, été forcés de nous dispenser des services de M. Léon Bolandard, attaché au "Blast Furnaces" comme sous-chimiste. Nous l'avons trouvé capable et digne de confiance."

Mme X....surprend son concierge en train de lire une carte postale à elle adressée.

—Comment, s'écrie-t-elle, vous lisez mes lettres !

—Oui, madame, les cartes postales, je les lis toujours, pour voir si c'est pressé,

---

Décédé, ce matin à 2 heures, MARIE ROSA LEFÈBRE, épouse de L. W. Baquié, à l'âge de 67 ans.

Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement priés d'assister aux funérailles qui auront lieu cette après-midi, à 4 heures précédente, de sa dernière résidence, No. 127 rue St. Philippe, entre Remparts et Bourgogne.

L'EAU DE LA SOURCE DE M. F. GONTHIER, A COVINGTON, PAROISSE ST-TAMMANY, LOUISIANE.—M. Léon Bolandard, élève de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, de Paris a fait, en 1885, une analyse de cette eau. Nous croyons utile de reproduire le rapport que nous avons publié à l'époque du séjour du jeune savant dans notre ville :

Je certifie avoir analysé l'eau citée ci-dessus et avoir trouvé que les corps étrangers qui entrent dans sa composition sont les suivants :

1. Acide carbonique libre.
2. Bicarbonate de chaux.
3. Sulfate de chaux (traces.)
4. Chlorure de sodium.
5. Protoxyde de fer.
6. Acide crénique.
7. Magnésie (faible traces).

L'élément le plus important, en poids, parmi

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 7 août 1887.
Indications—Pour la Louisiane : Pluies locales, vents variables, généralement de l'est au sud ; température stationnaire.

Nouvelle-Orléans, 6 août 1887.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens, No 143 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	83	28
Midi	86	30
3 P. M.	85	29
6 P. M.	81	27

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures

Mariages.

Paul David Gonzales à Mlle Gabrielle Bellemin.
Luciano Aguirre à Mlle Antoinette Phillips.
Louis Joseph à Mlle Camille Handy.

Naissances.

Mme Edward D. Dean, une fille.
Mme Joseph H. Spearing, un garçon.
Mme Stephen Forbes, Jr., une fille.
Mme William H. Wendt, une fille.
Mme Thomas Fitzgerald, un garçon.
Mme Thomas J. McTague, une fille.
Mme Charles W. Ward, une fille.
Mme George Lescourt, deux garçons.

Décès.

Della Rose, 32 ans, encaisseur des rues Chestnut et Belle Castle.
Letha Cooper, 3 mois, encaisseur des rues Willow et Thalia.
Charles Cerrini, 14 mois, 71 rue Conti.
Oscar Porte, 39 ans, 375 rue Philip.
Mary Jane Frisby, 44 ans, 317 rue Roman, côté nord.
Mme Doherty Thomas, 76 ans, 317 rue Franklin côté sud.
William Brown, 57 ans, 496 rue Commune.
Olivia C. Kershaw, 30 ans, encaisseur des rues Septième et Adam.

Cour Civile de District—Les successions de Joseph Labeaud, George K. Wolley, John Lemonnier et Veuve Marie Adèle Le Monnier sont ouvertes.

Nouveaux procès :

Lewis Ségan contre W. W. Walshe pour un billet à ordre de $79.

Simon Diern contre la People's Insurance Co. pour le paiement d'une police d'assurance de $1000.

Cour du recorder Davey.—Victor Ozier, voies de fait, cour criminelle sous caution de $250.

Ventes—Voici la liste des ventes immobilières effectuées hier à la Bourse Arcade par les divers encanteurs :

Par B. Onorato.

Un lot de terre et bâtisses rue Commune, entre Galvez et Johnson, $1800.

Par C. E. Girardey & Co.

Un cottage rue Bienville, près Salomon, $2250.

Cottages Nos 377, 379 et 381 rue de l'Hôpital, tous trois pour $640.

Par Mather & Jenness.

Résidence No 198 rue Erato, $3,000.

Un cottage, Avenue St. Charles, entre Chestnut et Walnut, $1,500.

10 lots, dans l'île boisé par Dryades, Baronne, Marengo et Constantinople, $200 chacun.

Deux lots, encoignure Howard et St-Philippe, $100.

Association Sanitaire Auxiliaire—MM. Edm. Fenner, J. J. Woodward et Thos. S. Elder, membres du Flushing Committee ont lu au cours du récent meeting de l'Association un rapport sur la nécessité de maintenir dans le meilleur état de propreté possible pendant la saison que nous traversons, les ruisseaux de la ville qui sont généralement obstrués par des immondices de toutes sortes qui en y séjournent deviennent par leur décomposition très nuisibles à la salubrité publique.

Les membres du comité, après avoir passé en revue les diverses méthodes employées, déclarent que la plus simple est de pratiquer des ouvertures sous les levées pour permettre à l'eau du fleuve de s'écouler continuellement dans les ruisseaux et d'entraîner les ordures. Ils déclarent que la plupart des ruisseaux sont mal construits, principalement les ruisseaux latéraux qui manquent d'écoulement.

Ils ajoutent que cet écoulement serait facilité par le curage des canaux de déversement. M. W. H. Bell, ingénieur, avait construit il y a vingt ans des vannes permettant de refluer l'eau dans ces canaux et d'y établir un courant assez considérable pour entraîner les immondices qu'ils reçoivent des ruisseaux de la ville. Ce système, peu coûteux cependant, n'a pas reçu l'approbation des autorités municipales, qui le déclarent sans effet, et préfèrent employer le système du curage et y dépenser près d'un demi million de dollars.

Les membres du comité déclarent que, puisque les canaux ont été négligés depuis bientôt 17 ans, et que la ville a eu trop pauvre aujourd'hui pour faire même réparer la voie en bois qui recouvre l'égout de la rue du Camp, on devrait être bien aise de se rejeter sur le système des écluses et de refluer l'eau dans ces canaux, au lieu de dépenser une somme aussi considérable pour un travail d'aussi peu de durée, car il est évident que, trois ou quatre ans après le curage, ces canaux seront de nouveau obstrués par la vase et qu'il faudra consacrer à leur nettoyage une nouvelle somme.

Les membres du comité, en présence de semblables faits, trouvent beaucoup plus sage de se contenter du système récemment employé et qui paraît avoir donné des résultats satisfaisants.

Au maire.—MM. Finlay et Brunswig, marchands de drogues en gros, au coin des rues Magasines et Gravier ayant reçu hier matin d'un agent, l'ordre d'enlever de sur le ruisseau où il les avaient placées à l'aide de planches, des bonbonnes d'acides qu'ils avaient coutume de placer sur le trottoir d'où ils avaient été obligés de les enlever pour se conformer à l'ordre du chef de police par lequel il défendait d'embarrasser les trottoirs, ont écrit au maire pour lui demander de les autoriser à laisser les bonbonnes au dessus du ruisseau. La permission a été accordée.

Folie.—On a enfermé, hier matin, à la station Centrale une folle, Mme Ellen Hoffman que le sergent Schomaker avait arrêtée à grand peine chez elle rue Dryades No 257. Au moment où on l'a arrêtée, une foule énorme était rassemblée devant la porte, mais elle la tenait en respect et personne n'avait osé entrer. Penché sur le corps de son mari mort hier matin à 3 heures, elle a opposé à l'agent la plus vive résistance. Dans sa folle olle croit être l'épouse de St Joseph.

Fils électriques.—Vendredi, pendant l'orage, M. John J. Tanner, propriétaire de l'immeuble No 4 rue Carondelet, entre Commune et Canal, a coupé quarante ou cinquante fils télégraphiques et téléphoniques appartenant à la Great Southern Telegraph and Telephone Co. et à la Brush Electric Light Co. M. Tanner déclare avoir pris cette décision à la suite du refus de chacune des compagnies de faire réparer le toit de son immeuble dégradé par ces fils, du moins de leur silence lorsqu'il leur a présenté les notes à payer.

Taxes.—Recette des taxes pour la journée de vendredi : $21,439.82.

Paternets—Le caissier Patton a payé, hier, les employés de la ville et pelers, demain, aux ouvriers et aux officiers de police leurs assistes du mois de juin, et aux professeurs leurs honoraires du mois d'avril.

Procès.—Spiritione et Maria Pollick, qui habitent Potoro, Italie, intentent à Thos. J. Sellers et Louis Schwartz, de la maison T. J. Sellers & Cie., un procès en $10,000 de dommages allégueant que leur fils, Vincenzo Pollich, qui travaillait à la démolition du Main Building, à l'Exposition, a été tué avec deux de ses camarades par un pan de mur. Les demandeurs prétendent que cet accident est dû à la négligence des défendeurs.

Comité de salubrité.—Le Comité de salubrité, qui s'est réuni hier, a rédigé un rapport favorable relativement à l'ordonnance ratifiant le contrat des Capt. Benj. Andrews pour le remorquage des bateaux à immondices.

Il a envoyé à huitaine la décision au sujet de pétition par laquelle les habitants des rues Jackson et Liberté demandent au Conseil d'ordonner la clôture de la fabrique de savon de Charles Zetman, située à cette angoisse.

Paragraphes.—M. W. G. Staunton, surintendant de la Maison de Refuge des garçons, a porté hier matin, devant le recorder Davey, une accusation contre un des enfants internés dans cet asile, un nommé Eugène Cauby, qui s'est livré à de honteuses pratiques sur un de ses camarades Ed. Gravel.

—Mme John Ladner, qui a été si grièvement blessée, mardi dernier, à la Belle St-Louis par son mari qui s'est suicidé, est en voie de guérison.

—M. Pay H. Jansen, pharmacien rue Carondelet No. 117 a découvert hier matin à 3 heures, un voleur dans sa chambre et a tiré sur lui un coup de révolver sans l'atteindre.

—Des voleurs ont pénétré dans la laiterie de John Barrère rue Washington près de Pavemue Carrollton et ont volé pour $25 de vêtements.

—Le Commissaire Fitzpatrick déclare que la submersion des rues qui a lieu en ce moment après la moindre averse, est due à l'engorgement des canaux de déversement.

—Une lampe à pétrole a fait explosion vendredi soir, chez Mme Marie Carney, rue Sud Bassin No 172 ; il en est résulté un commencement d'incendie qui a endommagé le mobilier pour $200.

—Un Espagnol, dont on ignore le nom, est mort subitement rue St. Philippe, No. 9.

—Des voleurs ont forcé la boutique de Coleman Jackson, marchand de légumes au marché Poydras, et ont emporté pour $2 de choux.

—Le maire a reçu hier matin du sénateur Eustis qui se trouve en ce moment à Manchester, Mass., un télégramme par lequel il l'informe qu'il a demandé par dépêche au sénateur Gibson de lui fixer le jour où ils pourront se rencontrer à Washington, pour présenter l'invitation au président.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Le Pape et les élections.

Paris, 6 août.—Une dépêche, adressée à la "République Française", dit :

Le Pape vient de décider à prendre part aux élections politiques, et a nommé une commission chargée de s'assurer de l'appui des cléricaux. Il espère obtenir un fort appui à la Chambre des Députés et contraindre ainsi le gouvernement à faire des concessions.

Mobilisation de l'armée française.

Paris, 6 août.—On rapporte que le corps d'armée de Rennes a été choisi pour les expériences de mobilisation.

Mme Sarah Bernhardt.

Paris, 6 août.—Mme Sarah Bernhardt fera une autre tournée artistique en 1888, dans l'Inde, la Chine, le Japon, l'Australie et l'Amérique.

Route française.

Paris, 6 août—Le trois pour cent est coté à 81 francs 37 1/2 centimes.

Duel.

Paris, 6 août—M. Magnier, rédacteur de l'Evénement, s'est battu en duel avec M. Reinach, de la République Française. L'arme choisie était l'épée. M. Reinach a été blessé.

L'affaire Boulanger Ferry.

Paris, 6 août—Les témoins de M. Ferry ne feront plus de démarches au sujet du duel projeté entre leur principal et le général Boulanger. L'incident semble être clos.

Maladie du Roi de Hollande.

Paris, 6 août—Une dépêche de Luxembourg, adressée à l'Intransigeant, dit que le Roi de Hollande est malade, et qu'il y a beaucoup d'anxiété au sujet de son successeur, en cas de mort. L'ex-Grand-Duc de Hesse ne paraît pas candidat. On craint des complications internationales, quand la question de sa succession sera soulevée.

Tentative de suicide.

Action en dommages.

Berlin, 6 août—Siegmund Sobernheim, le plus jeune des frères Sobernheim, banquiers bien connus, a fait hier une tentative de suicide. Il s'est tiré un coup de pistolet à la tempe, et l'on craint de ne pas pouvoir extraire la balle. On ne connaît pas le motif qui l'a poussé à cet acte de désespoir.

La maison Krupp, de Essen, doit intenter une action en dommages contre l'Intransigeant, le Lombardia, l'Osservatore Cattolico et la Riforma, pour avoir publié que la dire maison de commerce était en faillite.

Nouvelle de Henry M. Stanley.

Londres 6 août—Des nouvelles reçues de Henry M. Stanley annoncent que, le 6 juin, l'expédition avait atteint un point entre Yambi et Yambanga ; ce dernier endroit était la limite la plus éloignée sur l'Aruwhumi qu'ait atteinte Stanley en 1883.

La navigation était lente et difficile, parce que les bateaux portaient tout ce qui est nécessaire. A l'expédition, Stanley a choisi la route d'Aruwhimi de préférence à celle de Stanley Falls, parce qu'il a appris que par celle-là, il obtiendrait de plus grands avantages, et parce que les indigènes y sont plus conciliants

Il espère que les steamers réussiront à franchir les rapides au-dessous de Yambanga. Au-delà la, rivière devient navigable.

On pense que Stanley atteindra Wadelai dans la première quinzaine d'août.

D'après les nouvelles reçues jeudi, Stanley s'est vu forcé d'attendre l'arrivée des hommes laissés à Bolobo et à Léopoldville.

Les Parnellites.

Londres, 6 août.—Les Parnellites ont décidé, à une réunion tenue aujourd'hui, de ne soulever aucune objection pendant la discussion sur le rapport du bill agraire.

M. Gladstone.—M. Chamberlain.

Londres, 6 août—M Gladstone ira à Hawarden demain, pour y séjourner quelque temps.

M. Chamberlain doit prononcer des discours à Ulster, Belfast, Coleraine et Londonderry, en octobre. Il ne se rendra pas dans le sud de l'Irlande.

Fin de la grève.

Londres, 6 aout.—Nombre de grévistes du Midland Railway retournent à l'ouvrage. La perspective n'est pas encourageante pour les grévistes.

Télégramme du Czar de Russie.

St-Pétersbourg, 6 août.—Le Czar, dans son télégramme à la veuve de M. Kalkoff, s'exprime ainsi :

"Je déplore avec tous mes sujets la perte immense que vous venez de faire en la personne de votre mari, qui aimait ardemment son pays. Tous les vrais russes sont avec vous. Nous oublions pas ses services rendus au pays, et nous nous associons à votre douleur et implorons le repos de son âme."

Le Sultan de Maroc.

Londres, 6 août—Le Sultan du Maroc a défait les tribus, aux environs de Tedlax et a fait son entrée dans la ville de Robat.

Le cuirassé espagnol "Navarra" est parti pour cette dernière ville, chargé d'une mission de son gouvernement près du Sultan.

Arrivée de l'empereur François-Joseph à Badeschloss.

Gastein, 6 août.—L'empereur d'Autriche, François-Joseph, est arrivé aujourd'hui à la résidence de l'empereur Guillaume, à Badeschloss.

Les deux empereurs se sont embrassés cordialement, et se sont ensuite rendus à la salle de réception, où ils ont reçu les félicitations de tous ceux qui s'y trouvaient. Tous deux étaient en habits de ville.

Funérailles de M. Katkoff.

St. Pétersbourg, 6 août—Les funérailles de M. Katkoff ont eu lieu aujourd'hui à Moscou. Toutes les autorités, ainsi que l'élite de la société de Moscou et de St. Pétersbourg, y assistaient. Une foule immense suivait le convoi.

Le bill agraire.

Londres, 6 août—Le bill agraire irlandais a subi sa troisième octure, cette après-midi, à la Chambre des Communes, au milieu de vifs applaudissements.

Divorce projeté du roi Milan et de la reine Natalie.

Belgrade, 6 août—On rapporte que le premier ministre Ristics, avec le consentement de Sa Majesté, fait des démarches dans le but de faire prononcer le divorce du roi Milan et de la reine Natalie.

Grand incendie.

Londres 6 août.—Les magasins de draperie, ainsi que les entrepôts de Whiteley, situé à Westbourne Grove et Queens Road, Paddington, ont été partiellement détruits par un incendie cette après midi. La perte est estimée à $1,250,000. On croit que la propriété n'est pas assurée.

Salaire d'une grève.

Halifax, 6 août.—La goélette J. N. Perkins a été saisie hier, à Sourie, sous l'accusation d'avoir pris cinq hommes à son bord, le 6 juillet, en deçà de la limite de trois milles de l'île Prince Edward, ainsi que trois hommes, à Sourie, vendredi dernier.

La question des pêcheries.

Ottawa, Ont., 6 août.—Rien de vrai dans le rapport qui dit que des nouvelles propositions pour le règlement de la question des pêcheries, émanant du gouvernement des Etats-Unis, ont été approuvées par le gouvernement canadien.

Comité exécutif de l'Institut des Fermiers.

Toronto, 6 août—Le comité exécutif de l'Institut Central des Fermiers de Ontario s'est réuni ici, et s'est déclaré en faveur d'une réciprocité absolue avec les Etats-Unis. Il a décidé aussi de former des organisations dans toute la province.

**Mécontentement parmi les Chevaliers du Travail du